

VISAGES D'ESPAGNE

par PAUL-EMILE CADILHAC
(Voir notre précédent numéro.)

II. — LA FACE ROUGE

Un hasard heureux m'a conduit aux Cortès au soir d'une grande séance. Le leader de l'opposition, M. Gil Robles, interpelle le gouvernement sur les mesures qu'il compte prendre pour assurer l'ordre public en Espagne.

Le palais des Cortès, carrera San Jeronimo, s'avère par l'ordre classique de sa façade aussi agréablement banal que notre Chambre des députés. Comme elle, il est doté de couloirs étranglés et de salons exigus où s'encaquent visiteurs et représentants du peuple. Une seule note pittoresque : les éternels gardes civils avec leur étrange bicorne de cuir bouilli qui les fait ressembler aux carabiniers d'Offenbach.

Il est 20 heures environ et la séance vient d'être suspendue. Un grouillement extraordinaire emplît les passages, les antichambres, les salles. Les députés sont astreints, ici, au vote personnel et cela explique en partie l'encombrement. Entre deux portes, un ami nous parle de la séance. M. Gil Robles vient de lire, de sa place — car là-bas la tribune demeure toujours à peu près inoccupée — le bilan de l'agitation révolutionnaire du 16 février au 15 juin. Cet exposé, qui a soulevé des rumeurs et quelques ricanements à l'extrême gauche, mais qu'on n'a pas contesté, s'établit ainsi :

Eglises totalement détruites	160
Tentatives contre les églises et incendies étouffés aussitôt	251
Morts	269
Blessés de gravité diverse	1.287
Agressions sans suite ou dont on ignore les suites	215
Agressions consommées	138
Tentatives d'agression	23
Cercles particuliers et politiques détruits	69
Cercles attaqués sans succès	312
Journaux entièrement détruits	10
Tentatives contre les journaux	33
Bombes éclatées	146
Bombes lancées sans éclatement ..	78

La suite du discours de M. Gil Robles a été hachée d'interruptions et a prêté lieu à une discussion, d'ailleurs assez confuse, mais la statistique semble ne pas avoir été contestée même par le gouvernement.

Les faits qu'elle dénonce sont graves et tout ce qui a été écrit en France et à l'étranger sur ces « journées » d'Espagne paraît ainsi se trouver justifié. Que faut-il en conclure ? Le vrai, c'est qu'on doit considérer ici, nous le verrons un peu plus loin, non la lettre, mais l'esprit. Il convient d'interpréter objectivement ; nous essaierons de le faire.

En attendant, tournons notre capot d'abord vers le Sud, vers l'Andalousie où s'agit un prolétariat agricole trop souvent misérable, puis vers le Nord, vers ces Asturies où gronde, dans l'ombre noire et fauve des mines et des hauts fourneaux, une armée de révoltés qui pourraient se réclamer de Spartacus.

L'INTERVIEW AU CABARET

Nous suivons d'abord la route de Cordoue, large et belle, et nous ne la quitterons qu'à Bailen pour Jaen et Grenade. Si nous écoutons les sollicitations du paysage et de l'histoire, nous n'arriverions jamais. En vain, après la traversée du Jarama et du Tage, les jardins éclatants d'Aranjuez essaient-ils de nous retenir, et, malgré la victoire de Mortier et de Victor sur les Espagnols en 1809, nous brûlons inexorablement Ocaña. Tembleque, à la jolie place archaïque et dont les maisons enjambent la rue à la mode ancienne, nous arrête par contre quelques secondes. Mais voici les moulins de Don Quichotte : ils sont trois sur une ondulation de terrain, à la fois débouillonnés et dignes comme des patriarches. La Manche, patrie du héros, est proche et la grande ombre du dernier chevalier errant semble se prolonger sur le plateau monotone de celle de Rossinante. Mulets et ânes, d'ailleurs, peuplent les bas côtés de la route et, sans cesse, nous dépassons leurs

caravanes désuètes et lentes. Les autos de tourisme, par contre, sont rarissimes, mais nous croisons assez fréquemment d'énormes et encombrants camions. Nous déjeunons à la Carolina, dans une posada fraîche et noire, où l'omelette se pimente d'un arôme de paille moisie.

Puis voici Bailen, où nous bifurquons, et bientôt Jaen et l'Andalousie. Les villages se sont peu à peu modifiés, plus frustes, plus primitifs, évoquant l'occupation arabe. Plus loin, entre Grenade et Séville, tout au long d'une route exécrable, la plus mauvaise d'Espagne assurément, ce caractère s'accroît. Les agglomérations — Santafé, Loja, Antequera, Estepa, Ossuma, etc. — qui groupent de 8.000 à 20.000 âmes, ne sont, par l'aspect, que de gros bourgs concentrant des populations rurales et dont la rue principale se déroule interminablement

devenu ici un artisan, possède boutique sur rue et gagne aisément sa vie. Il parle avec calme et réproouve toutes les violences. Dans cette salle du premier étage on ne consomme guère que de la bière et du café. Néanmoins, on palabre et on discute à perte de vue. Vainement, dans une autre petite ville, verrons-nous un écriteau proscrire en un lieu semblable « toute discussion politique et religieuse » : on ne s'en prive pas !

Les troubles ? Ils ont été graves, mais anarchiques, sans but apparent, désordonnés : la violence d'explosions successives, non un embrasement général logique et voulu. Beaucoup de meurtres et d'assassinats privés certes — communistes contre socialistes, membres des « phalanges espagnoles » (parti de la dictature) contre communistes ou réciproquement. En fait, des ven-



Sur la route de Madrid à Grenade : l'archaïque place de Tembleque.

monotone. Les maisons, basses et blanches, percées de rares fenêtres grillées, laissent apercevoir parfois au bout d'un couloir un éclatant patio rustique ou un jardin frais. Les naturels considèrent l'étranger avec méfiance et, sur les routes, des galopins, plus sans doute par enfantillage que par conviction, lèvent le poing en criant.

Déjà, entre Jaen et Grenade, les gens ne sont pas bavards, ou du moins se montrent réticents, dès que nous essayons d'aborder le chapitre des troubles et violences qui ont dû se produire ici. Nous constatons même un phénomène troublant, à rapprocher de la confusion des langues : le directeur d'un grand hôtel qui, à l'instant, semblait posséder admirablement le français se trouble, hésite, se tient coi et n'entend plus soudain un traître mot de notre langue. Heureusement, un guide qui, spontanément, s'est attaché à notre fortune et qui, debout sur le marchepied, nous a piloté nous tire d'embarras en nous obtenant, au cabaret, une interview décisive de l'homme dans la rue, M. Tout-le-Monde, qui, en l'espèce, car nous sommes bien tombé, a plus de bon sens et d'esprit que nombre d'augures officiels.

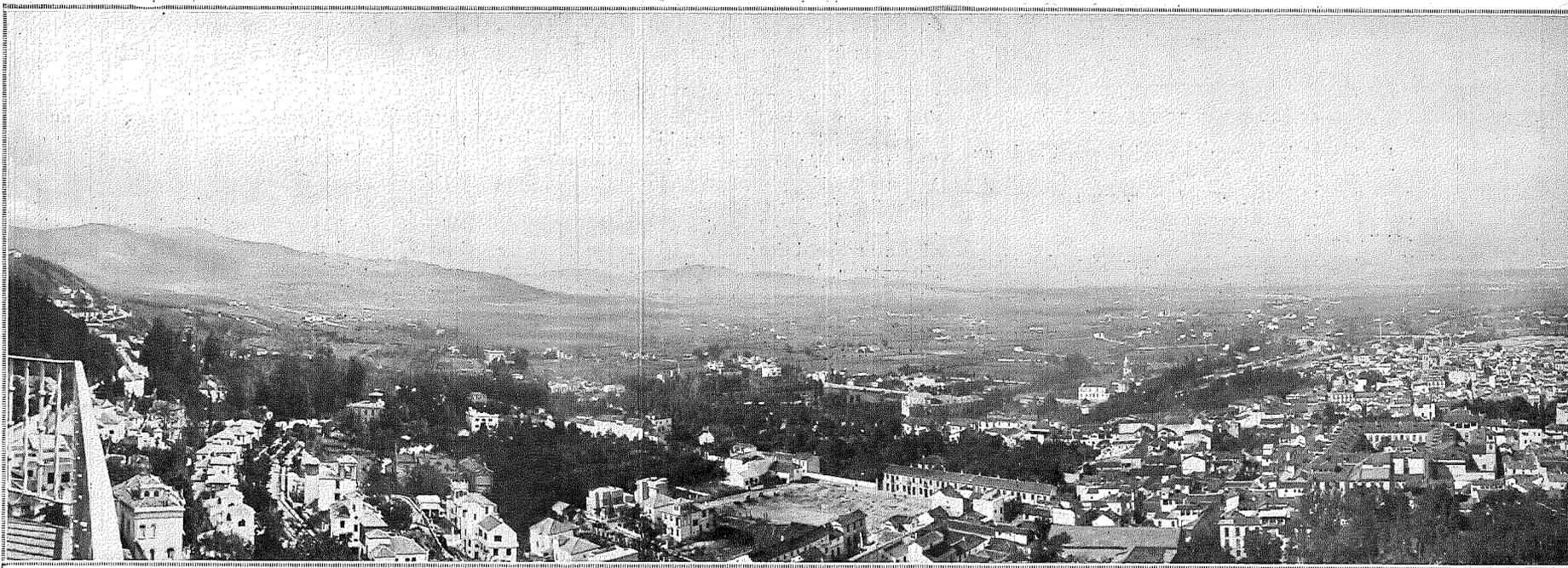
Notre interlocuteur a longtemps habité Paris, qu'il connaît et où il garde des amitiés. Ouvrier chez nous, mais ouvrier spécialiste et averti, il est

dettes, qui s'engendrent, se perpétuent, rebondissent.

Les dégâts ? A Jaen, néant ; à Grenade, par contre, des maisons incendiées et une église détruite ; à Séville, également deux ou trois églises ; à Malaga, rien, parce qu'il ne reste plus ni un couvent, ni une église à détruire, la « première révolution », celle de 1931, ayant fait place nette.

Et Moscou ? Notre informateur sourit : il ne croit pas beaucoup à l'influence des Soviets en Espagne. De nombreux partisans arborent faucille et marteau ou les dessinent sur les murailles ; mais une crasse ignorance en ce qui concerne la Russie accompagne ces manifestations tout extérieures.

De la violence ?... Oui, mais de la violence qu'expliquent l'état misérable de ces populations et la faim, mauvaise conseillère. Il est dans certains villages de l'Andalousie des gens qui ne savent pas le matin s'ils trouveront à manger dans la journée. De fait, je l'ai constaté, des troupes d'enfants misérables, loqueteux, pieds nus, affamés, assiègent notre voiture, quémandant et mendiant effrontément sous les yeux des parents qui se taisent. On trouve dans cette partie de l'Espagne un double prolétariat : un prolétariat industriel,



Grenade vue de la colline de l'Alhambra; en haut à gauche, les premières pentes neigeuses de la Sierra Nevada; à droite, une haute villa

peu nombreux, dans les mines de plomb et de pyrites de fer, et un prolétariat agricole abondant, qui ne possède rien et trop souvent vit ou plutôt meurt au jour le jour. Les salaires des ouvriers d'usine — 5 à 6 pesetas, environ 10 à 12 francs de notre monnaie — sont insuffisants, même dans ce pays où la vie est singulièrement plus facile et meilleur marché qu'en France.

D'autre part — et l'accent se fait mordant — il y a là-bas trop de combinaisons, trop de liberté pour les mercantis et les trafiquants. Le pois chiche, par exemple, base de la nourriture dans les campagnes, connaît en ce moment une hausse injustifiée. Contre cela, qu'entreprend le gouvernement? Rien: il laisse faire et passer!

— Voyez-vous, conclut notre interlocuteur comme nous abordons le problème agraire et le partage des terres, notre république est, comme la vôtre, la république des camarades.

Jugement sévère. Est-il mérité?

L'INSOLUBLE PROBLÈME DES GRACQUES

La terre pour tous, la terre à tous: la formule est séduisante, elle semble juste, elle dégage aussi un dynamisme parfois dangereux. N'est-elle pas autre chose qu'une utopie?

Les Gracques firent ce rêve généreux et, après eux, sous notre propre Révolution, des hommes comme Nicolas Bonneville et l'abbé Fauchet, violemment combattus par les jacobins, l'ont repris et développé. On sait comment par le morcellement des grands biens féodaux, vendus au profit de la nation — c'est-à-dire des intermédiaires et des habiles — le problème a été résolu chez nous d'une façon finalement heureuse puisqu'elle a multiplié la petite et la moyenne propriété.

En Espagne, dès les premières heures de la

république, la question agraire se posa, et le 15 septembre 1932 le statut de la réforme, codifié en vingt-quatre articles, proclamait le principe de l'expropriation des grands domaines, avec ou sans indemnité. Devaient se trouver ainsi acquis par l'Etat sans bourse délier — seules devant être remboursées les impenses utiles non amorties — les biens de « juridiction seigneuriale » des grands d'Espagne, supprimés en 1811 et rétablis en 1823, les terres des jésuites et celles des monarchistes en état de rébellion. Devaient être aussi reprises, moyennant une indemnité, diverses catégories de terres, notamment les biens des corporations ou fondations non indispensables à leur existence, les parties incultes ou manifestement mal cultivées, les terres qui auraient dû être irriguées et qui ne l'étaient point, etc., et, enfin, sous un terme vague, générique, ambigu, ouvrant la porte à toutes les discussions, la grande propriété.

Le calcul des indemnités, très compliqué, devait varier dégressivement, selon l'importance des domaines expropriés, en se référant au revenu cadastral, revenu en réalité fictif qui permettait naguère au propriétaire de payer des impôts moins élevés. Le paiement devait s'effectuer de deux manières: une faible partie — de 4 à 20 % — en numéraire et le reste en titres de rente spéciaux 5 %, *inaliénables*, amortissables en cinquante ans.

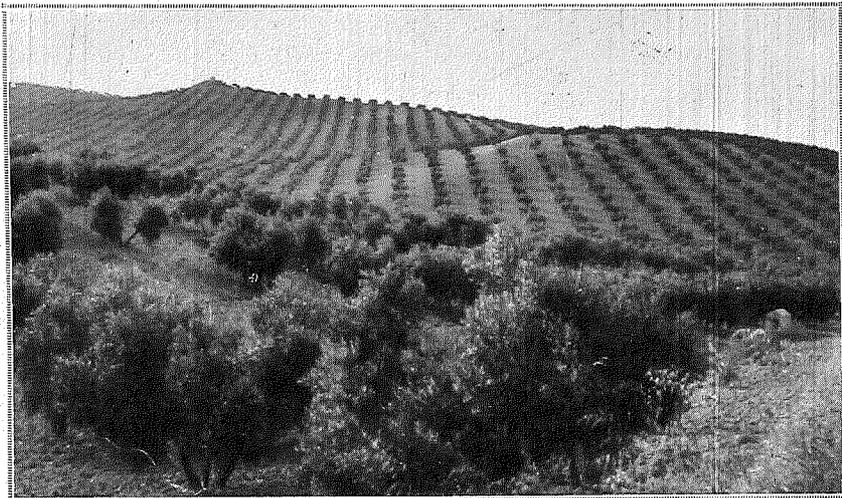
Pour réaliser ces expropriations et répartir les terres, on a créé un Institut de réforme agraire, autonome, gratifié par l'Etat d'une dotation annuelle de 50 millions et habilité à emprunter

au Trésor et au public. Les terres confisquées ou acquises devaient, en principe, se répartir de la manière suivante: création de petites propriétés ne payant pas d'impôt foncier supérieur à 50 pesetas; concession de vastes étendues à des associations agricoles exploitant en commun; création de communes nouvelles dans des régions fertiles trop éloignées de centres urbains ou ruraux; institution de domaines nationaux (travaux hydrauliques, instituts agronomiques, réserves forestières, etc.); concessions *temporaires* à des entreprises commerciales ou privées désireuses d'améliorer le sol, etc.

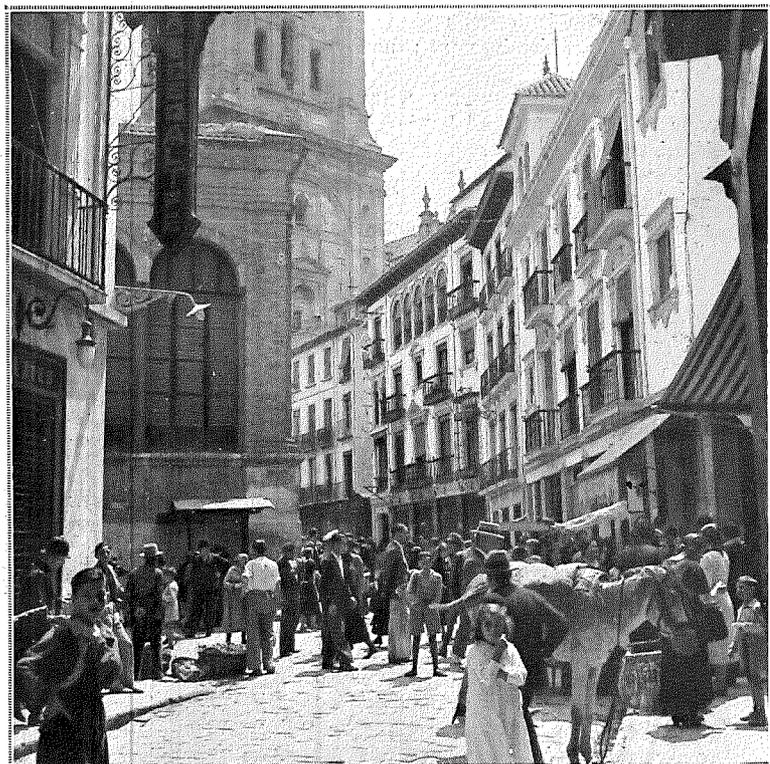
Tel était le but, l'idéal. Quelle est la réalité?

A Madrid, à cette question, un grand administrateur m'a répondu d'un mot, brutalement: « Du bluff! » Ici, on va nous redire presque la même chose, mais d'une façon plus nuancée.

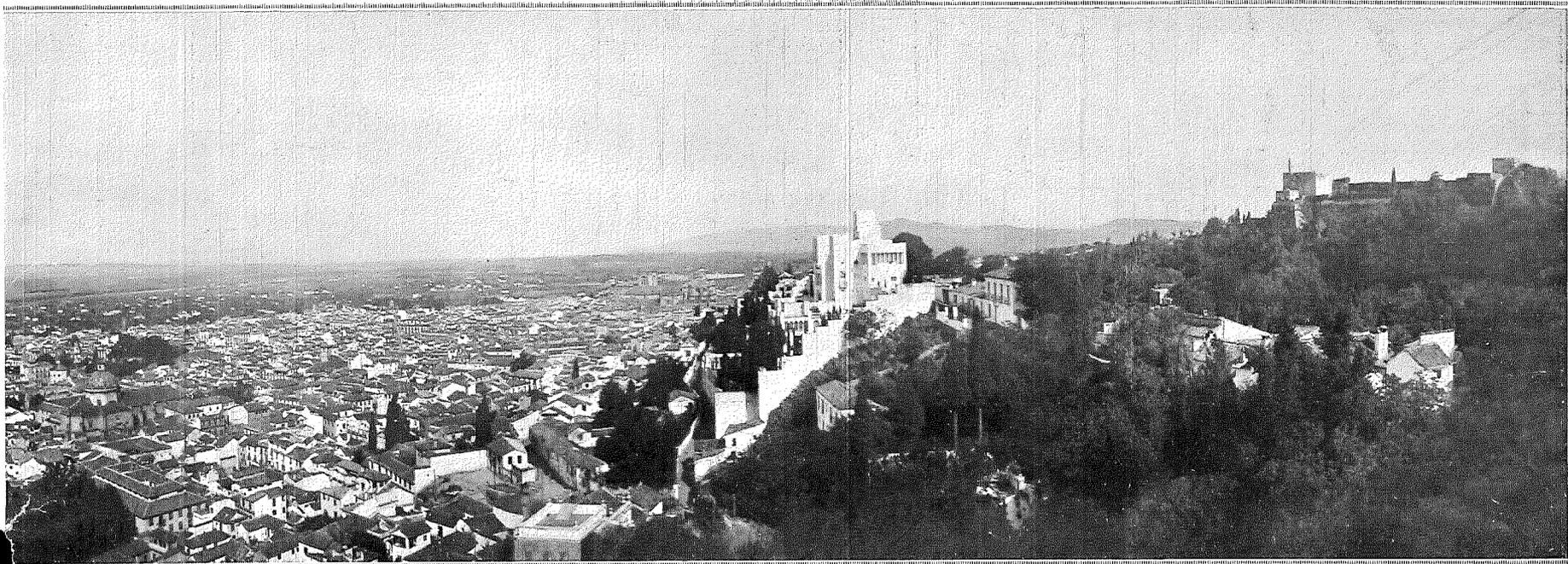
A leur décharge, les partis actuellement au pouvoir peuvent prétendre que leur expérience a été interrompue et faussée par les Cortès élues en 1933. En effet, sans parler des lenteurs de l'expropriation et du demi-sommeil dans lequel on les a laissées, les lois agraires ont subi diverses modifications, notamment sur le principe d'une indemnité à accorder aux grands d'Espagne expropriés et sur les modalités des paiements à effectuer. Au 1^{er} juillet 1935, cependant, la réforme avait été



Les alignements d'oliviers qui couvrent, de colline en colline, une partie de l'Andalousie.



Vision du matin à Grenade: une rue du marché dans le quartier de la cathédrale.



toute blanche, et, tout en haut à droite, le palais de l'Alhambra dont on devine, dans les arbres, la masse imposante et les tours carrées.

appliquée à 132.159 hectares, dont 87.833 provenant des biens des grands d'Espagne et 44.326 d'autres propriétaires. D'autre part, 13.471 familles représentant plus de 50.000 personnes avaient été installées sur ces terres. Depuis les dernières élections, le mouvement s'est amplifié et on comptait à la fin d'avril plus de 80.000 personnes sur les terres expropriées.

Cependant, voici des objections très sérieuses, tirées de l'observation de faits quotidiens, que mon interlocuteur, riche de ce bon sens populaire qui naguère courait les rues, fait à la réforme.

Dans cette partie de l'Andalousie, deux grands domaines ont été expropriés et occupés, l'un appartenant au duc de Medinaceli, l'autre à l'ancien matador del Bomba (Bombita) qui fut avant la guerre le plus valeureux et le plus célèbre de toutes les Espagnes. Par parenthèse, ce domaine acheté 1.400.000 pesetas — et dont à la période de prospérité on avait offert 4 millions — a été évalué par l'Etat, d'après le revenu cadastral, à 700.000 pesetas, et payé pour partie... en autorisant le propriétaire à retirer et à vendre ses propres jarres, estagnons et tonneaux d'huile entreposés dans ses magasins. Le reste a dû être réglé, mais on n'a pu nous l'affirmer, en rentes.

Cependant, les paysans se sont installés sur ces terres : les parties infertiles ont été bien vite aban-

données et sont demeurées à l'état de désert ; les autres ont été attribuées à des amis du régime ou plutôt des gouvernants. A en croire notre informateur, le bon plaisir, l'apostille électorale, le « piston » s'épanouiraient dans toute leur splendeur. Et, comme la formule le séduit, il répète : « C'est la république des camarades ! »

Il subsiste donc, ici et ailleurs, un prolétariat agricole alimenté par ceux qui n'ont rien reçu, par ceux qui n'ont eu en partage que des terres infertiles, enfin par ceux, trop nombreux paraît-il, qui n'ont pas le cœur de manier la bêche ou la charrue et qui préfèrent de temps à autre un salaire d'aventure, liquidé la plupart du temps au cabaret où il se mue en ce vin noir, parfumé et sauvage qu'on boit ici.

Cette partie de l'Andalousie, pourtant, s'avère en majorité fertile et bien entretenue. Partout, en carrés dans les vallons ou montant à l'assaut des coteaux, d'interminables files d'oliviers, espacés régulièrement et comme au cordeau, se profilent dans le paysage, lui donnant un aspect très spécial. Chaque arbre coûte annuellement 7 à 8 pesetas d'entretien et a rapporté jusqu'à 15 pesetas et au delà. La marge encore très large permet un joli bénéfice. Aussi, pendant et après la guerre, des fortunes s'édifièrent. Mais l'argent trop vite gagné a corrompu employeurs et employés ; il a engendré des besoins de bien-être et de vie aisée dont la persistance cause en grande partie le malaise actuel de l'Espagne — constatation valable également sans doute pour la France.

En réalité, la réforme agraire, dont le principe

apparaît juste, a contre elle deux lourdes hypothèques : son esprit, car elle se fait — comme trop souvent dans les démocraties — plus contre quelques-uns que pour tous ; sa méthode, trop socialisante et qui proscriit la propriété moyenne. Les formations communales — qui sont, au vrai, de véritables expériences de communisme agricole — ne semblent pas avoir réussi, et le trop grand émiettement des terres risque de demeurer sans vertu. L'individu a besoin pour produire d'un stimulant ; le limiter, c'est l'inciter fâcheusement au moindre effort.

DE LA NUIT DE GRENADE A LA JACQUERIE ANDALOUSE

La nuit est descendue sur Grenade. La nuit ? Non, mais une sorte de jour laiteux, irréel, qui coule aux pentes des toits, magnifie les lignes, exalte le noir des cyprès et fait paraître plus éclatante la corne d'argent de la Sierra Nevada.

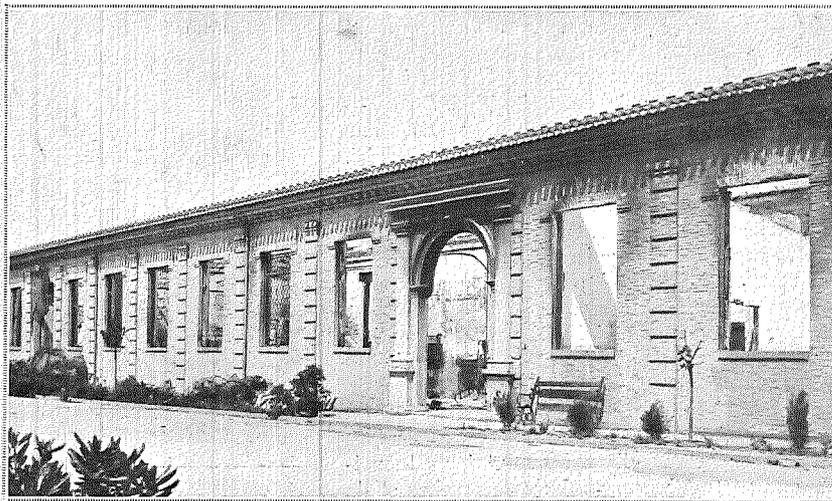
De la fenêtre de notre hôtel, au sommet de la colline où se suspendent les jardins de l'Alhambra, Grenade, à nos pieds, bruit d'une rumeur de fête. Tout à l'heure, aux derniers feux du soleil couchant, nous l'avons trouvée gaie, rieuse, trépидante, les rues pleines à déborder d'une foule bigarrée venue pour la foire-exposition et les solennités du *Corpus Dei*, la fête-Dieu, qui, malgré les temps troublés, garde ses fastes surannés et son antique splendeur. Puis ce fut la montée, semblable à un assaut, de la colline et, par la *puerta de las Granadas*, la traversée des jardins aux arbres si hauts, si touffus, si enchevêtrés que nous avons cru pénétrer dans quelque forêt de Brocéliande.

La nuit, très douce, est vraiment une nuit de fête. Les rues se dessinent, les cours des patios et des jardins se creusent, pleines d'ombres vertes et noires ; les églises et les édifices se profilent en



Porteurs d'eau calle del Arro, dans le quartier de l'Albaicín.

Photographies J. Sorbets.



Façade de la chocolaterie Saint-Antoine, incendiée lors des émeutes de mars.



La nef de l'église Saint-Sauveur.

L'immeuble du journal *Ideal*, en cours de reconstruction.

masse d'encre et une lueur molle et indécise baigne le tout, mêlée à des appels lointains, à des chants vagues et sans contours, à une âme collective dont on devine, comme dans un brouillard lumineux, la palpitation joyeuse. Parfois, à l'horizon, vers la droite, où des clartés et des halos s'affirment plus vifs, une fusée monte dans le grand ciel pur.

Nuit de fête, nuit de splendeurs, vous semblez voler, comme le manteau jeté par les fils de Noé sur leur père, les misères, les plaies de la guerre civile que le jour suivant allait nous montrer crûment.

Le 10 mars, une horde fauve, une foule dépeignée et terrible, animée de l'esprit de toutes les vieilles jacqueries, se répandait dans Grenade. Tout le jour, l'émeute tenait la rue et chaque heure allumait un incendie. Périrent ainsi : le théâtre, propriété du comte de Guadiana, le cercle de « la Phalange espagnole », 3, calle del Pescado, le café Colomb, 3, rue des Rois-Catholiques, les locaux du journal d'Action populaire *Ideal*, à côté de la Faculté de pharmacie, la fabrique de chocolat Saint-Antoine et l'église Saint-Sauveur, dans le quartier populaire, peuplé de gitanes, de l'Albaicín.

Ce fut le dernier édifice brûlé, à 11 heures du soir, et ses ruines apparaissent pitoyables. Au delà des murs restés debout, le beau plafond décoré à la manière italienne du seizième siècle s'est effondré et ce ne sont que voûtes rompues, amas de poutres carbonisées, autels et rétables calcinés, débris de cadres, de statues et d'objets mobiliers. Les fonts baptismaux, dans une chapelle écroulée, ont été brisés, mais, dans le logement du sacristain, dévoré lui aussi par l'incendie, une chaise de paille grossière près d'une fenêtre, sur un débris de plancher, demeure miraculeusement intacte.

Ailleurs — au journal *Ideal*, à la fabrique Saint-Antoine, au cercle de « la Phalange » — déjà des travaux de restauration sont en cours et des équipes s'activent parmi les ruines ; ici, c'est le désert, l'abandon et la mort.

Néanmoins, Grenade vit intensément. Calle del Arro, au bas de la colline de l'Alhambra ou dans les petites rues étroites qui enserrent la cathédrale et les marchés à viande, à poisson et aux légumes, une cohue colorée et bruyante se brasse et bout avec de tumultueux remous. Petits vendeurs ambulants, ménagères affairées et nu-tête, vieilles femmes coiffées du *pañuelo*, artisans, commissionnaires se croisent, se mêlent, se bousculent et, tranchant sur l'ensemble déjà si coloré, fendent la foule, les porteurs d'eau poussent leurs bourriquets aux pattes sèches, porteurs de cruches et de tonnelets ruisselants. Les porteurs d'eau sont une des curiosités de Grenade et, si l'on peut déplorer qu'une grande ville de 120.000 habitants n'ait pas

d'eau potable et doive la faire venir à dos d'âne, l'amateur de pittoresque en demeure, lui, charmé. Une ville où l'on peut encore jouer au naturel

le *Misanthrope* et l'*Auvergnat*, quelle aubaine et quelle rareté !

AVEC SPARTACUS DANS LES ASTURIES

L'Andalousie, avec ses bandes paysannes, faisait songer à toutes les jacqueries de l'histoire ; les Asturies évoqueraient plutôt Spartacus. Nous sommes passé du Sud au Nord, avec, dans l'intervalle, un bref séjour à Madrid. Après avoir fait étape à Valladolid, primitive capitale des Espagnes, nous avons duré des heures roulé sur une suite de hauts plateaux, monotones mais non dépourvus d'un certain charme mélancolique. Mais voici qu'un peu avant Puerto de Pajares le paysage a brusquement changé.

Une descente entre deux talus et sans caractère s'est amorcée. Puis, brusquement, le sol s'est ouvert en faille, la faille a craqué et s'est élargie en vallée, des à-pics tournoient, des arbres en avalanche dévalent, et à l'horizon, à gauche, devant, une chevauchée de pics neigeux étincellent dans un azur glacé. La grandeur du spectacle nous arrache un cri. Nous touchons au seuil des Asturies, et ce paysage chaotique convient à cette province rude.

La vallée se poursuit, âpre, sauvage. Notre route se croise sans cesse avec une impossible voie ferrée qui dessert ce district montagnard et minier. Une brochette de villages et de bourgs — ils sont littéralement empalés les uns sur les autres — joint la frontière de la province à sa capitale Oviedo. Dans tout — Pola de Lena, Ujo, Mieres, La Felguera, etc. — nous retrouvons des aspects identiques : des chantiers déserts, et les mines mortes, sans le panache de fumée de leurs longues cheminées ; par contre, à la sortie des pays, des groupes d'hommes discutent entre eux à perte de vue, qui se taisent à notre approche. Sur les murs, moins de graffiti qu'en Andalousie, mais la race, plus renfermée, a des colères d'autant plus terribles qu'elles ont été un temps contenues.

Tous les mineurs — 30.000 — sont en grève, non sans raison d'ailleurs, nous dira-t-on à Oviedo : l'entrée des charbons étrangers est en principe strictement contingentée ; or, il se trouve qu'à la suite de certaines complaisances le chiffre de tonnes importées atteint cette année le double du chiffre légal ; de là une crise des charbonnages et, par voie de conséquence, des salaires. L'agitation a donc en partie des causes professionnelles.

Il en fut tout autrement, il y a vingt mois, en novembre 1934, lors de la « seconde révolution ». Pour protester contre la participation de l'Action populaire au gouvernement, la province se souleva, massacrant gardes civils, banquiers, ingénieurs, prêtres, chefs d'entreprise, faisant 2.000 victimes et plus de 3.000 blessés. Des bandes envahirent Oviedo et en brûlèrent systématiquement tout le centre.

J'ai vu ces monuments dévastés qu'on est en train



Le logement du sacristain...
On remarque une chaise en équilibre sur un vestige du plancher.



Le cercle de « la Phalange » fasciste dont il ne subsiste plus que la façade.

APRÈS L'ÉMEUTE A GRENADE.



L'église de Ferreros, près d'Oviedo, incendiée en juin, la veille de la Fête-Dieu.

à grands frais de panser et d'essayer de guérir, et j'en garde une impression infiniment douloureuse. De nobles façades de la Renaissance et du dix-septième siècle conservent encore les traces de l'incendie et des balles. Ainsi apparaissent mutilés, tronqués, ravagés : l'évêché et ses dépendances, la trésorerie, le couvent de Sainte-Pélagie et son église, le palais de justice, l'université où 100.000 volumes, parmi lesquels des incunables, ont péri dans les flammes, enfin, appartenant à la cathédrale, le cloître et la *Camara Santa*, très vieille chapelle romane dont certaines parties remontaient au neuvième siècle. Ici, on s'est battu terriblement. Les gardes civils, qui, pour préserver leur caserne, avaient dû, au centre de la cité, faire sauter le théâtre, s'étaient retranchés solidement dans le transept nord de la cathédrale et dans le cloître. Les insurgés, lançant des bombes, pratiquèrent une brèche à coup de dynamite et firent sauter en partie la *Camara Santa* et plusieurs arcades du cloître. Dans le sanctuaire, d'admirables vitraux ont disparu, émiettés ; des traces

Tout est ruine et deuil. Et le petit village, dont certaines maisons sur pilotis semblent des cases, a perdu ce qui faisait son âme.

Saint-Nicolas de Bari domine, près de Tellego, une colline boisée dont l'accès est défendu plus qu'il n'est facilité par un âpre et rocaillieux chemin. Un peu à l'écart du hameau, l'église dresse sa façade dolente et son petit campanile veuf d'une de ses cloches. Le portail principal, aujourd'hui muré, a été défoncé le 26 avril dernier par les incendiaires. Depuis, le desservant a fait reposer une toiture et a restauré le culte. Mais l'intérieur apparaît pitoyable : rétables calcinés, débris de poutres branlantes et, au-dessus de l'autel, un cadre vide où rayonnait naguère une toile du Titien. Brochant là-dessus, une âcre odeur de brûlé qui pique les narines et que rien, semble-t-il, ne pourra dissoudre. L'humble curé de l'église nous a accompagné. Sa maison se différencie à peine de celles des paysans, ses paroissiens, et par tous les temps, de nuit et de jour, il court la montagne pour visiter les malades et les mourants. Il a soixante ans et il est un peu las. Le grand souvenir de cette existence à ras de terre est un voyage à Paris en 1910 ! Aujourd'hui, il est plus accablé que jamais et, en évoquant la scène de l'incendie, il s'arrête, baisse la tête, les yeux tout d'un coup embués de larmes...

ESSAI DE PSYCHOLOGIE

On essaie de comprendre et d'analyser de tels actes, et on n'y peut parvenir. Faut-il incriminer le communisme, comme on l'a dit peut-être un peu vite ? Certainement non — et voilà l'erreur d'interprétation type commise par la plupart de ceux qui, depuis le mois de mars dernier, ont commenté les événements d'Espagne. L'influence des Soviets s'avère là-bas à peu près inexistante, et tel qui charbonne grossièrement sur un mur faucille et marteau ignore même que Moscou se situe en Russie.

Alors qui ? Et quoi ?

Qui ? La C. N. T., cette Confédération nationale des travailleurs qui s'oppose à la doctrinaire et marxiste U. G. T., mais qui, pour la première fois en février dernier, a fait voter avec cette dernière. Qui ? La C. N. T., d'origine et d'inspiration libertaire et anarchisante, dont on retrouve la trace, depuis vingt ans et plus dans tous les attentats.

Quoi ? Quels principes ?

Sans doute aucun, hormis ce romantisme de l'anarchie illustré jadis chez nous par Ravachol et Vaillant et qui nous semble bien désuet. Même la psychologie rudimentaire du jacobin esquissée magistralement par Taine ne saurait s'appliquer ici. Ce qui triomphe, c'est la violence pour la violence, l'instinct de détruire pour le plaisir de détruire. Vient-il du Maure ou du Juif persécuté de jadis, comme l'écrivait récemment ici même M. Gregorio Marañon ? Peut-être. Le vrai, c'est que nous assistons là à des actes de folie collective, dictés par des paranoïaques, des illuminés, comme on en trouve dans toutes les émeutes et dans toutes les révolutions. Le grave serait de laisser ces déficients mentaux — qui ne sauraient obtenir leur exeat médical pour la conduite d'un poids lourd — conduire le fameux char de l'Etat...

Voilà pourquoi il apparaît si difficile d'expliquer et de prévoir. Quelle



L'intérieur de l'église Saint-Nicolas, à Tellego. Au-dessus de la Vierge était un tableau du Titien, estimé 100.000 francs, qui fut détruit par l'incendie.

sera l'Espagne de demain ? L'inconnu demeure — d'autant plus qu'il n'y a pas là-bas qu'une face rouge et bestiale, mais aussi de vastes réalisations et une œuvre de longue haleine que, patiemment, des maîtres, des ingénieurs, des savants s'efforcent de réaliser.

(A suivre.)

PAUL-EMILE CADILHAC.

Photographies J. Sorbets.



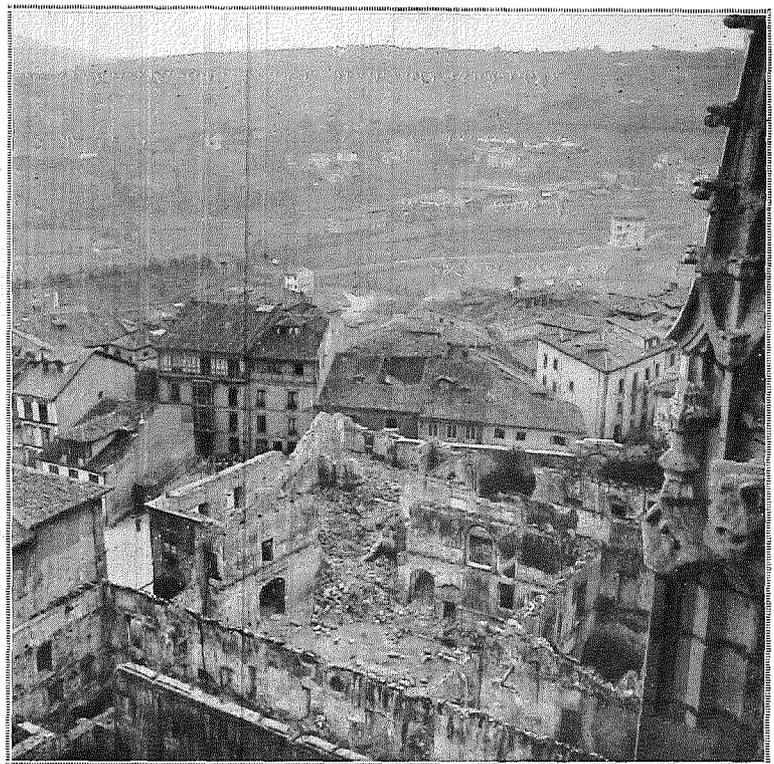
Une inscription fréquente en Andalousie :
Voter pour le candidat communiste, c'est voter pour le gouvernement ouvrier et paysan.

de balles mouchettent les murs et les piliers ; près du chœur, un vieux saint colorié a eu la main emportée et on a martelé sauvagement un des hauts-reliefs du déambulatoire.

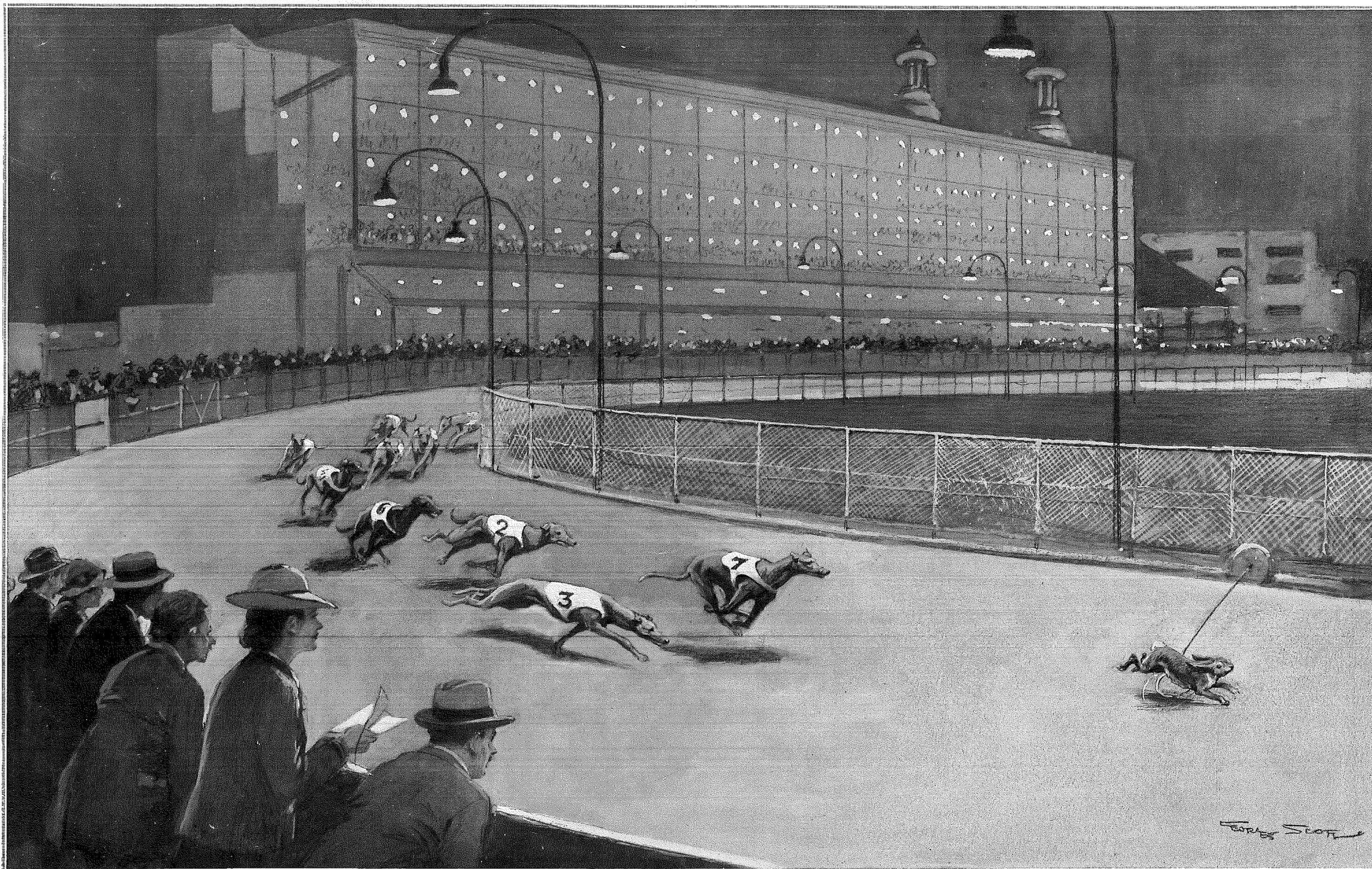
Cet acharnement stupéfie et indigné. A quoi riment ces exécutions de monuments, cette haine aveugle contre des pierres ?

Les troubles de ces temps derniers ont été infiniment moins graves. Néanmoins le feu couve et, çà et là, éclate. Dans les onze jours qui ont précédé notre venue, quatre églises ont été incendiées. Ce ne sont plus des monuments illustres et éclatants, mais d'humbles sanctuaires de village.

Nous avons voulu voir, dans les environs immédiats d'Oviedo, deux de ces édifices : l'un à Ferreros, l'autre à Tellego. Le premier, dans un vallon agreste où l'on arrive par un sentier si fleuri qu'on est contraint de fouler bleuets, coquelicots, marjolaines et toutes ces fleurs des champs dont on a oublié le nom, était précédé d'un porche rustique, au toit moussu, aux voûtes sombres et charmantes. A l'intérieur, le plafond de bois se rehaussait de naïves, d'exquises peintures.



Le palais épiscopal d'Oviedo après l'émeute de 1934 (vu de la cathédrale).



Courses nocturnes au cynodrome de Courbevoie

Dessin de Georges SCOTT.

Implantées depuis de longues années en Angleterre et aux Etats-Unis, les courses de lévriers viennent enfin de recevoir, après de nombreuses tentatives, la consécration officielle en France. Il y a quelques jours eut, en effet, lieu au cynodrome de Courbevoie une manifestation publique à bureaux ouverts et avec pari mutuel de ce sport si curieux. A plusieurs reprises déjà des essais privés de courses de lévriers avaient été effectués. Mais, faute d'aide de la part des pouvoirs publics, ils n'avaient pu aboutir à une réalisation suivie. Il fallut attendre le vote d'une loi survenue en 1933 pour habiliter une société d'encouragement aux courses de lévriers analogue à celles qui régissent

le sport hippique et pour donner à ce mouvement une impulsion en quelque sorte officielle. En ce qui concerne spécialement le mécanisme de la course, aucune innovation importante n'est à noter. Ainsi que nous l'avons exposé à plusieurs reprises, les lévriers s'efforcent de rejoindre un lièvre artificiel, propulsé électriquement. Alors qu'il y a quelques années ce lièvre était halé au moyen d'un câble, aujourd'hui il est guidé par un rail que parcourt un chariot à galets. En soi, la différence est peu sensible. Par contre, il faut reconnaître que la création d'un cynodrome, copie en réduction d'un hippodrome, marque une date importante dans l'histoire de ce sport nouveau.